

déjà votre frayeur... mais vous ne voyez pas notre désolation... Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire... il faut courir... je voudrais déjà vous avoir tout dit... Ah! que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le baron, qui allait en Savoie passer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe et madame la baillive marchaient devant, avec monsieur. Madame suivait, tenant d'une main Henriette, et de l'autre Marcellin. J'étais derrière avec l'ainé. Monseigneur le bailli, qui s'était arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie, et offrit le bras à madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin : il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant : madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, et s'élança après lui...

Ah misérable, que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!... Hélas! je retenais l'ainé, qui voulait sauter après sa mère... elle se débattait en serrant l'autre entre ses bras... On n'avait la ni gens ni bateau, il fallut du temps pour les retirer... L'enfant est remis; mais la mère... le saisissement, la chute, l'état où elle était... Qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse?... Elle resta très-longtemps sans connaissance. A peine l'eut-elle reprise, qu'elle demanda son fils... Avec quels transports de joie elle l'embrassa! Je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment. Elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... De quoi m'inquiéterais-je?... Ma bonne maîtresse! ah! si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne... O mon cher monsieur, que le bon Dieu vous soutienne

quoique Savoyard, et tolérant, quoique prêtre. Au reste, l'année où ces dernières lettres paraissent avoir été écrites, il y avait très-longtemps que les baillis de Vevay n'habitaient plus le château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce temps-là y était allé passer quelques jours.

dans cette épreuve!... Adieu... Le médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui... S'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien...

X. — A SAINT-PREUX.

Commencée par madame d'Orbe, et achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie.

C'en est fait, homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire! Jamais vous ne la reverrez... le voile... Julie n'est...

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre : honorez ses dernières volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.

XI. — DE M. DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'ai laissé passer vos premières douleurs en silence; ma lettre n'eût fait que les aigrir : vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs; mon cœur se plaît à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner; vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misère; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie, c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres mères peuvent se jeter après leur enfant : l'accident, la fièvre, la mort, sont de la nature, c'est le sort commun des mortels : mais l'emploi de ses derniers moments, ses discours, ses sentiments, son âme, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre; personne, que je sache, n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer, et que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi, l'émotion, la chute, l'évacuation de l'eau, lui laisserent une longue faiblesse dont elle ne revint tout à fait qu'ici. En arrivant elle redemanda son fils; il vint : à peine le vit-elle marcher et répondre à ses caresses, qu'elle devint tout à fait tranquille et consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court : et comme le médecin n'arrivait point encore, en l'attendant elle nous fit asseoir autour de son lit, la Fauchon, sa

cousine, et moi. Elle nous parla de ses enfants, des soins assidus qu'exigeait auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avait prise, et du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie, elle prévoyait qu'elle l'empêcherait quelque temps de remplir sa part des mêmes soins, et nous chargeait tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets, sur les vôtres, sur les moyens les plus propres à les faire réussir, sur les observations qu'elle avait faites, et qui pouvaient les favoriser ou leur nuire; enfin sur tout ce qui devait nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mère aussi longtemps qu'elle serait forcée à les suspendre. C'était, pensai-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyait privée que durant quelques jours d'une occupation si chère: mais ce qui m'effraya tout à fait, ce fut de voir qu'elle entraînait pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'était bornée à ce qui regardait la première enfance de ses fils, comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse: pour sa fille, elle embrassa tous les temps; et, sentant bien que personne ne suppléerait sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avait fait faire, elle nous exposa en abrégé, mais avec force et clarté, le plan d'éducation qu'elle avait fait pour elle, employant près de la mère les raisons les plus vives et les plus touchantes exhortations pour l'engager à le suivre.

Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes personnes et sur les devoirs des mères, mêlées de fréquents retours sur elle-même, ne pouvaient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien. Je vis qu'il s'animait trop. Claire tenait une des mains de sa cousine, et la pressait à chaque instant contre sa bouche, en sanglottant pour toute réponse; la Fanchon n'était pas plus tranquille; et pour Julie, je remarquai que les larmes lui roulaient aussi dans les yeux, mais qu'elle n'osait pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Aussitôt je me dis: Elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvait l'abuser sur son état, et lui montrer le danger plus grand qu'il n'était peut-être. Malheureusement je la connaissais trop, pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avais essayé plusieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvait reprendre à loisir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence: et puis je me sens un peu de fièvre;

autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles, qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques, l'un sur l'autre à la porte de la chambre, attendaient, l'œil inquiet et les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jeta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il fallut les éloigner sous différents prétextes, pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensait; la présence de sa cousine la tenait en respect. Quand il sortit, je le suivis: Claire en voulut faire autant; mais Julie la retint, et me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le médecin que s'il y avait du danger, il fallait le cacher à madame d'Orbe avec autant et plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, et ne la mit hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avait en effet du danger; mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il fallait plus de temps pour établir un pronostic assuré; que la nuit prochaine déciderait du sort de la maladie, et qu'il ne pouvait prononcer que le troisième jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours; et après l'avoir engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui serait dit à madame d'Orbe et au reste de la maison.

Vers le soir Julie obligea sa cousine, qui avait passé la nuit précédente auprès d'elle, et qui voulait encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce temps la malade ayant su qu'on allait la saigner du pied, et que le médecin préparait des ordonnances, elle le fit appeler, et lui tint ce discours: « Monsieur du Bosson, quand on croit devoir tromper un malade craintif sur son état, c'est une précaution d'humanité que j'approuve; mais c'est une cruauté de prodiguer également à tous des soins superflus et désagréables, dont plusieurs n'ont aucun besoin. Prescrivez-moi tout ce que vous jugerez m'être véritablement utile, j'obéirai ponctuellement. Quant aux remèdes qui ne sont que pour l'imagination, faites-m'en grâce: c'est mon corps et non mon esprit qui souffre; et je n'ai pas peur de finir mes jours, mais d'en mal employer le reste. Les derniers moments de la vie sont trop précieux pour qu'il soit permis d'en abuser. Si vous

« ne pouvez prolonger la mienne, au moins ne l'abrégez pas, en « m'ôtant l'emploi du peu d'instant qui me sont laissés par la « nature. Moins il m'en reste, plus vous devéz les respecter. Fai- « tes-moi vivre, ou laissez-moi; je saurai bien mourir seule. » Voilà comment cette femme si timide et si douce dans le commerce ordinaire savait trouver un ton ferme et sérieux dans les occasions importantes.

La nuit fut cruelle et décisive. Étouffement, oppression, syncope, la peau sèche et brûlante; une ardente fièvre, durant laquelle on l'entendait souvent appeler vivement Marcellin comme pour le retenir, et prononcer aussi quelquefois un autre nom, jadis si répété dans une occasion pareille. Le lendemain le médecin me déclara sans détour qu'il n'estimait pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet affreux secret; et la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur sans savoir quel usage j'en devais faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avais à prendre, non sans quelques tristes réflexions sur le sort qui me ramenait, dans ma vieillesse, à cet état solitaire dont je m'ennuyais même avant d'en connaître un plus doux.

La veille, j'avais promis à Julie de lui rapporter fidèlement le jugement du médecin; elle m'avait intéressé, par tout ce qui pouvait toucher mon cœur, à lui tenir parole. Je sentais cet engagement sur ma conscience. Mais quoi! pour un devoir chimérique et sans utilité, fallait-il contrister son âme, et lui faire à longs traits savourer la mort? Quel pouvait être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle? Lui annoncer sa dernière heure, n'était-ce pas l'avancer? Dans un intervalle si court que deviennent les désirs, l'espérance, éléments de la vie? Est-ce en jouir encore que de se voir si près du moment de la perdre? Était-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchais à pas précipités, avec une agitation que je n'avais jamais éprouvée. Cette longue et pénible anxiété me suivait partout; j'en trainais après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibère? est-ce pour elle ou pour moi? Sur quel principe est-ce que je raisonne? est-ce sur son système ou sur le mien? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur

l'autre? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse, il est vrai; mais quelle démonstration l'établit? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même; mais elle y voit l'évidence; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer, quand il s'agit d'elle, ma simple opinion que je reconnais douteuse, à son opinion qu'elle tient pour démontrée? Comparons les conséquences des deux sentiments. Dans le sien, la disposition de sa dernière heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagements que je veux avoir pour elle lui seront indifférents dans trois jours. Dans trois jours, selon moi, elle ne sentira plus rien. Mais si peut-être elle avait raison, quelle différence! Des biens ou des maux éternels!.... Peut-être! ce mot est terrible!... Malheureux! risque ton âme, et non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'a rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la dernière fois qu'il est revenu depuis ce temps-là. Quoi qu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentait. Je pris sur-le-champ mon parti; et, de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde, et je m'assis; vous pouvez juger avec quelle contenance. Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites âmes. Je ne dis rien; mais elle me vit et me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre? dit-elle en me tendant la main. Non, mon ami, je me sens bien: la mort me presse, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour, et durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avais moins connu le sien, ses dernières dispositions auraient suffi pour me le faire connaître.

Elle me demanda si son état était connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnait, mais qu'on ne savait rien de positif, et que du Bosson s'était ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela surtout que j'ai voulu avoir l'avis du médecin, afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle

ne soupçonne rien avant le temps, ou vous risquez de rester sans amie et de laisser vos enfants sans mère.

Elle me parla de son père. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de se contenter de donner ma lettre comme je lui avais ordonné, s'était hâté de parler, et si lourdement, que mon vieux ami, croyant sa fille noyée, était tombé d'effroi sur l'escalier, et s'était fait une blessure qui le retenait à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son père la toucha sensiblement; et la certitude que cette espérance était vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avait extrêmement affaibli. Ce long entretien n'avait pas contribué à la fortifier. Dans l'accablement où elle était, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée: je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avait pas passée tout entière à dormir.

Cependant la consternation régnait dans la maison. Chacun dans un morne silence attendait qu'on le tirât de peine, et n'osait interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne voulait savoir. On se disait: S'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empressera de la dire; s'il y en a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étaient saisis, c'était assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fit nouvelle. Au milieu de ce morne repos, madame d'Orbe était la seule active et parlante. Sitôt qu'elle était hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcourait toute la maison; elle arrêtait tout le monde, demandant ce qu'avait dit le médecin, ce qu'on disait. Elle avait été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvait ignorer ce qu'elle avait vu; mais elle cherchait à se tromper elle-même, et à récuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnait ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageait à questionner les autres, et toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût su la vérité mille fois, sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignait, et l'objet touchant qu'elle avait sous les yeux la disposait plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignait surtout de lui laisser voir ses alarmes; mais elle réussissait mal à les cacher, on apercevait son trouble dans son affectation même à paraître tranquille. Julie, de son côté, n'épargnait rien pour l'abuser. Sans exténuier son mal, elle en parlait

presque comme d'une chose passée, et ne semblait en peine que du temps qu'il lui faudrait pour se remettre. C'était encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui savais si bien qu'aucune des deux n'avait dans l'âme l'espoir qu'elle s'efforçait de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avait veillé les deux nuits précédentes; il y avait trois jours qu'elle ne s'était déshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre: à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, cousine? Mon mal ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi; couche dans mon lit. Le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, et véritablement j'avais besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'était passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où madame d'Orbe était la veille, je jugeai du désespoir où j'allais la trouver, et des fureurs dont je serais le témoin. En entrant, je la vis assise dans un fauteuil, défaite et pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés et presque éteints, mais douce, tranquille, parlant peu, et faisant tout ce qu'on lui disait sans répondre. Pour Julie, elle paraissait moins faible que la veille; sa voix était plus ferme, son geste plus animé; elle semblait avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent était l'effet de la fièvre; mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrète joie qui pouvait y contribuer, et dont je ne démêlais pas la cause. Le médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui; il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque temps, je remarquai en rentrant que l'appartement était arrangé avec soin; il y régnait de l'ordre et de l'élégance; elle avait fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée; ses rideaux étaient entr'ouverts et rattachés; l'air avait été changé; on y sentait une odeur agréable; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avait fait sa toilette avec le même soin: la grâce et le goût se montraient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnait plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa dernière heure. Elle vit ma surprise, elle en

sourit ; et, lisant dans ma pensée, elle allait me répondre, quand on amena les enfants. Alors il ne fut plus question que d'eux ; et vous pouvez juger si, se sentant prête à les quitter, ses caresses furent tièdes et modérées. J'observai même qu'elle revenait plus souvent et avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtait la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassements, ces soupirs, ces transports, étaient des mystères pour ces pauvres enfants. Ils l'aimaient tendrement, mais c'était la tendresse de leur âge : ils ne comprenaient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyaient tristes et ils pleuraient : ils n'en savaient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfants le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée, ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres ; ils craignent de souffrir et non de mourir. Quand la douleur arrachait quelque plainte à leur mère, ils perçaient l'air de leurs cris ; quand on leur parlait de la perdre, on les aurait crus stupides. La seule Henriette, un peu plus âgée, et d'un sexe où le sentiment et les lumières se développent plus tôt, paraissait troublée et alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyait toujours levée avant ses enfants. Je me souviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout à fait dans son caractère, sur l'imbécile vanité de Vespasien qui resta couché tandis qu'il pouvait agir, et se leva lorsqu'il ne put plus rien faire¹. Je ne sais pas, dit-elle, s'il faut qu'un empereur meure debout ; mais je sais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfants, après les avoir pris chacun à part, surtout Henriette, qu'elle tint fort longtemps, et qu'on entendait plaindre et sanglotter en recevant ses baisers, elle les appela tous trois, leur donna sa bénédiction, et leur dit, en leur montrant madame d'Orbe : Allez, mes enfants, allez vous jeter aux pieds de votre mère : voilà celle que Dieu vous donne ; il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne

¹ Ceci n'est pas bien exact. Suétone dit que Vespasien travaillait comme à l'ordinaire dans son lit de mort, et donnait même ses audiences : mais peut-être en effet eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiences, et se recoucher pour mourir. Je sais que Vespasien, sans être un grand homme, était au moins un grand prince. N'importe, quel que rôle qu'on ait pu faire durant sa vie, on ne doit point jouer la comédie à sa mort.

maman, leur seconde mère. Claire se pencha sur eux ; mais en les serrant dans ses bras elle s'efforça vainement de parler ; elle ne trouva que des gémissements, elle ne put jamais prononcer un seul mot ; elle étouffait. Jugez si Julie était émue ! Cette scène commençait à devenir trop vive ; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit ; et quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyait le même air de contentement sur son visage : elle parlait de tout avec une attention et un intérêt qui montraient un esprit très-libre de soins ; rien ne lui échappait ; elle était à la conversation comme si elle n'avait eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre, pour nous quitter le moins qu'il se pourrait : vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le salon d'Apollon. La Fanchon, les enfants, dinèrent à table. Julie, voyant qu'on manquait d'appétit, trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière, tantôt voulant savoir si elle oserait en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même, dont nous avions besoin pour la servir ; toujours montrant le plaisir qu'on pouvait lui faire, de manière à ôter tout moyen de s'y refuser, et mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupait. Enfin une maîtresse de maison, attentive à faire ses honneurs, n'aurait pas en pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués, plus obligeants, plus aimables, que ceux que Julie mourante avait pour sa famille. Rien de tout ce que j'avais cru prévoir n'arrivait, rien de ce que je voyais ne s'arrangeait dans ma tête. Je ne savais plus qu'imaginer ; je n'y étais plus.

Après le dîner on annonça monsieur le ministre. Il venait comme ami de la maison, ce qui lui arrivait fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeler, parce que Julie ne l'avait pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de son arrivée ; et je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence allait éclaircir bien des doutes et me tirer d'une étrange perplexité.

Rappelez-vous le motif qui m'avait porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'aurait dû selon moi produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avait produit

réellement? Quoi! cette femme dévote qui dans l'état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir, qui fait un de ses plaisirs de la prière, n'a plus que deux jours à vivre, elle se voit prête à paraître devant le juge redoutable; et au lieu de se préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leur repas, et dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut! Que devais-je penser d'elle et de ses vrais sentiments? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avais de sa piété? Comment accorder l'usage qu'elle faisait des derniers moments de sa vie avec ce qu'elle avait dit au médecin de leur prix? Tout cela formait à mon sens une énigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendisse pas lui trouver toute la petite cagoterie des dévots, il me semblait pourtant que c'était le temps de songer à ce qu'elle estimait d'une si grande importance, et qui ne souffrait aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, et qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre?

Ces réflexions m'amènèrent à un point où je ne me serais guère attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet que mes opinions indiscretement soutenues n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avais pas adopté les siennes, et pourtant je n'aurais pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je serais certainement mort dans mon sentiment; mais je désirais qu'elle mourût dans le sien, et je trouvais pour ainsi dire qu'en elle je risquais plus qu'en moi. Ces contradictions vous paraîtront extravagantes; je ne les trouve pas raisonnables, et cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier, je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes allaient être éclaircis: car il était aisé de prévoir que tôt ou tard le pasteur amènerait la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère; et quand Julie eût été capable de déguisement dans ses réponses, il lui eût été bien difficile de se déguiser assez pour qu'attentif et prévenu je n'eusse pas démêlé ses vrais sentiments.

Tout arriva comme je l'avais prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges qui servirent de transitions au ministre pour venir à son sujet; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne.

Il ajouta qu'à la vérité il lui avait quelquefois trouvé sur certains points des sentiments qui ne s'accordaient pas entièrement avec la doctrine de l'Église, c'est-à-dire avec celle que la plus saine raison pouvait déduire de l'Écriture; mais comme elle ne s'était jamais aheurtée à les défendre, il espérait qu'elle voulait mourir ainsi qu'elle avait vécu, dans la communion des fidèles, et acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie était décisive sur mes doutes, et n'était pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot à mot, car je l'avais bien écoutée, et j'allai l'écrire dans le moment.

« Permettez-moi, monsieur, de commencer par vous remercier
« de tous les soins que vous avez pris de me conduire dans la droite
« route de la morale et de la foi chrétienne, et de la douceur avec
« laquelle vous avez corrigé ou supporté mes erreurs quand je me
« suis égarée. Pénétrée de respect pour votre zèle et de reconnais-
« sance pour vos bontés, je déclare avec plaisir que je vous dois
« toutes mes bonnes résolutions, et que vous m'avez toujours
« portée à faire ce qui était bien, et à croire ce qui était vrai.

« J'ai vécu et je meurs dans la communion protestante, qui tire
« son unique règle de l'Écriture sainte et de la raison; mon cœur
« a toujours confirmé ce que prononçait ma bouche; et quand je
« n'ai pas eu pour vos lumières toute la docilité qu'il eût fallu
« peut-être, c'était un effet de mon aversion pour toute espèce de
« déguisement: ce qu'il m'était impossible de croire, je n'ai pu
« dire que je le croyais; j'ai toujours cherché sincèrement ce qui
« était conforme à la gloire de Dieu et à la vérité. J'ai pu me trom-
« per dans ma recherche; je n'ai pas l'orgueil de penser avoir eu
« toujours raison: j'ai peut-être eu toujours tort; mais mon inten-
« tion a toujours été pure, et j'ai toujours cru ce que je disais
« croire. C'était sur ce point tout ce qui dépendait de moi. Si Dieu
« n'a pas éclairé ma raison au delà, il est clément et juste; pour-
« rait-il me demander compte d'un don qu'il ne m'a pas fait?

« Voilà, monsieur, ce que j'avais d'essentiel à vous dire sur les
« sentiments que j'ai professés. Sur tout le reste mon état présent
« vous répond pour moi. Distracte par le mal, livrée au délire de
« la fièvre, est-il temps d'essayer de raisonner mieux que je n'ai
« fait, jouissant d'un entendement aussi sain que je l'ai reçu? Si je
« me suis trompée alors, me tromperais-je moins aujourd'hui? et

« dans l'abattement où je suis , dépend-il de moi de croire autre
 « chose que ce que j'ai cru étant en santé ? C'est la raison qui dé-
 « cide du sentiment qu'on préfère ; et la mienne ayant perdu ses
 « meilleures fonctions, quelle autorité peut donner ce qui m'en reste
 « aux opinions que j'adopterais sans elle ? Que me reste-t-il donc
 « désormais à faire ? c'est de m'en rapporter à ce que j'ai cru ei-
 « devant : car la droiture d'intention est la même , et j'ai le juge-
 « ment de moins. Si je suis dans l'erreur, c'est sans l'aimer ; cela
 « suffit pour me tranquilliser sur ma croyance.

« Quant à la préparation à la mort, monsieur, elle est faite ;
 « mal, il est vrai, mais de mon mieux , et mieux du moins que je
 « ne la pourrais faire à présent. J'ai tâché de ne pas attendre, pour
 « remplir cet important devoir, que j'en fusse incapable. Je priais
 « en santé ; maintenant je me résigne. La prière du malade est la
 « patience : la préparation à la mort est une bonne vie ; je n'en
 « connais point d'autre. Quand je conversais avec vous, quand
 « je me recueillais seule, quand je m'efforçais de remplir les de-
 « voirs que Dieu m'impose, c'est alors que je me disposais à pa-
 « raitre devant lui, c'est alors que je l'adorais de toutes les forces
 « qu'il m'a données : que ferais-je aujourd'hui que je les ai per-
 « dues ? mon âme aliénée est-elle en état de s'élever à lui ? ces res-
 « tes d'une vie à demi éteinte, absorbés par la souffrance, sont-ils
 « dignes de lui être offerts ? Non, monsieur ; il me les laisse pour
 « être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer, et qu'il veut que je
 « quitte : je leur fais mes adieux pour aller à lui ; c'est d'eux qu'il
 « faut que je m'occupe : bientôt je m'occuperai de lui seul. Mes
 « derniers plaisirs sur la terre sont aussi mes derniers devoirs :
 « n'est-ce pas le servir encore et faire sa volonté, que de remplir
 « les soins que l'humanité m'impose avant d'abandonner sa dé-
 « pouille ? Que faire pour apaiser des troubles que je n'ai pas ?
 « Ma conscience n'est point agitée : si quelquefois elle m'a donné
 « des craintes, j'en avais plus en santé qu'aujourd'hui. Ma con-
 « fiance les efface ; elle me dit que Dieu est plus clément que je
 « ne suis coupable, et ma sécurité redouble en me sentant appro-
 « cher de lui. Je ne lui porte point un repentir imparfait, tardif et
 « forcé, qui dicté par la peur ne saurait être sincère, et n'est qu'un
 « piège pour le tromper : je ne lui porte pas le reste et le rebut de
 « mes jours, pleins de peine et d'ennuis, en proie à la maladie,
 « aux douleurs, aux angoisses de la mort, et que je ne lui donne

« rais que quand je n'en pourrais plus rien faire : je lui porte ma
 « vie entière, pleine de péchés et de fautes, mais exempte des re-
 « mords de l'impie et des crimes du méchant.

« A quels tourments Dieu pourrait-il condamner mon âme ? Les
 « réprouvés, dit-on, le haïssent : il faudrait donc qu'il m'empêchât
 « de l'aimer ? Je ne crains pas d'augmenter leur nombre. O grand
 « Être ! Être éternel, suprême intelligence, source de vie et de fé-
 « licité, créateur, conservateur, père de l'homme et roi de la na-
 « ture, Dieu très-puissant, très-bon, dont je ne doutai jamais un
 « moment, et sous les yeux duquel j'aimai toujours à vivre ! je le
 « sais, je m'en réjouis, je vais paraître devant ton trône. Dans
 « peu de jours mon âme, libre de sa dépouille, commencera de l'of-
 « frir plus dignement cet immortel hommage qui doit faire mon
 « bonheur durant l'éternité. Je compte pour rien tout ce que je serai
 « jusqu'à ce moment. Mon corps vit encore, mais ma vie morale
 « est finie. Je suis au bout de ma carrière, et déjà jugée sur le
 « passé. Souffrir et mourir est tout ce qui me reste à faire ; c'est
 « l'affaire de la nature : mais moi, j'ai tâché de vivre de manière
 « à n'avoir pas besoin de songer à la mort ; et maintenant qu'elle
 « approche, je la vois venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein
 « d'un père n'est pas en souci du réveil. »

Ce discours, prononcé d'abord d'un ton grave et posé, puis avec
 plus d'accent et d'une voix plus élevée, fit sur tous les assistants,
 sans m'en excepter, une impression d'autant plus vive, que les
 yeux de celle qui le prononça brillaient d'un feu surnaturel ; un
 nouvel éclat animait son teint, elle paraissait rayonnante ; et s'il
 y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste, c'était
 son visage tandis qu'elle parlait.

Le pasteur lui-même, saisi, transporté de ce qu'il venait d'en-
 tendre, s'écria en levant les yeux et les mains au ciel : Grand
 Dieu, voilà le culte qui t'honore ; daigne t'y rendre propice ; les
 humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyais vous instruire,
 et c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous
 avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce pré-
 cieux repos d'une bonne conscience, il ne vous trompera pas ; j'ai
 vu bien des chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé
 qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de
 ces pécheurs bourrelés qui n'accablent tant de vaines et sèches

prières que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort est aussi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyr de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple, soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus, puissions-nous tous tant que nous sommes vivre et mourir comme vous ! nous serons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, et l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir ; c'est pour eux que mes derniers moments me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si longtemps, qu'il ne faut pas nous quitter si vite. Il fut charmé de rester, et je sortis là-dessus.

En rentrant je vis que la conversation avait continué sur le même sujet, mais d'un autre ton et comme sur une matière indifférente. Le pasteur parlait de l'esprit faux qu'on donnait au christianisme en n'en faisant que la religion des mourants, et de ses ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, disait-il, comme des messagers de mort, parce que, dans l'opinion commode qu'un quart d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce temps-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre ; il faut affecter un air sévère ; on n'épargne rien pour nous rendre effrayants. Dans les autres cultes c'est pis encore. Un catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent, et de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les démons, il croit en voir sa chambre pleine ; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'achève ; et c'est dans cet état d'effroi que l'Église aime à le plonger, pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons grâce au ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces religions vénales, qui tuent les gens pour en hériter, et qui, vendant le paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui règne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, et ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espère, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfants prendra des maximes tout opposées, et qu'il ne leur rendra point la religion lugubre et triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré et plus inter-

rompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie et la conduite qui m'avait scandalisé. Tout cela tenait à ce que, sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeait plus qu'à en écarter l'inutile et funèbre appareil dont l'effroi des mourants les environne, soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disait-elle, est déjà si pénible ! pourquoi la rendre encore hideuse ? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout : il ne s'agit que de savoir prendre son parti ; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût et d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfants, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnaîtra plus ; je ne serai plus la même ; vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, et ne pourrez plus me souffrir : j'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai, même à mes amis, comme si j'étais déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens et d'autres semblables se passaient entre la malade, le pasteur, quelquefois le médecin, la Fanchon, et moi. Madame d'Orbe y était toujours présente, et ne s'y mêlait jamais. Attentive aux besoins de son amie, elle était prompte à la servir. Le reste du temps, immobile et presque inanimée, elle la regardait sans rien dire, et, sans rien entendre de ce qu'on disait.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât jusqu'à s'épuiser, je pris le moment que le ministre et le médecin s'étaient mis à causer ensemble ; et, m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille : Voilà bien des discours pour une malade ! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croit hors d'état de raisonner !

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnements, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je savais en santé qu'il fallait mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma dernière maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis

plus en état de penser ni de résoudre; je ne fais que dire ce que j'avais pensé, et pratiquer ce que j'avais résolu.

Le reste de la journée, à quelques accidents près, se passa avec la même tranquillité, et presque de la même manière que quand tout le monde se portait bien. Julie était, comme en pleine santé, douce et caressante; elle parlait avec le même sens, avec la même liberté d'esprit, même d'un air serein qui allait quelquefois jusqu'à la gaieté: enfin, je continuais de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétait de plus en plus, et sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étais ménagé un tête-à-tête, elle me dit: Vous m'avez prévenue, j'avais à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puis-je j'ai pris les devants, laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle, et la regardant fixement, je lui dis: Julie, ma chère Julie, vous avez navré mon cœur: hélas! vous avez attendu bien tard! Oui, continuai-je voyant qu'elle me regardait avec surprise, je vous ai pénétrée, vous vous réjouissez de mourir; vous êtes bien aise de me quitter. Rappelez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble; ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel? A l'instant elle me prit les mains, et de ce ton qui savait aller chercher l'âme: Qui? moi? je veux vous quitter? Est-ce ainsi vous lisez dans mon cœur? Avez-vous sitôt oublié notre entretien d'hier? Cependant, repris-je, vous mourez contente... je l'ai vu... je le vois... Arrêtez, dit-elle: il est vrai, je meurs contente; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous achèverez d'éclaircir ce mystère. Ce papier était une lettre; et je vis qu'elle vous était adressée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse et à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus; et je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher Saint-Preux, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle

qui l'a écrite est morte, j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son père avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il sait sa fille en danger, et je n'entends point parler de lui! Lui serait-il arrivé quelque malheur? Aurait-il cessé de m'aimer? Quoi! mon père!... ce père si tendre... m'abandonner ainsi!... me laisser mourir sans le voir!... sans recevoir sa bénédiction... ses derniers embrassements!... O Dieu! quels reproches amers il se fera quand il ne me trouvera plus! Cette réflexion lui était douloureuse. Je jugeai qu'elle supporterait plus aisément l'idée de son père malade que celle de son père indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas! dit-elle, que deviendra-t-il après moi? à quoi tiendra-t-il? Survivre à toute sa famille!... quelle vie sera la sienne? Il sera seul, il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisait sentir, et où la nature reprenait son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux; et je vis qu'en effet elle employait cette difficile prière qu'elle avait dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens faible, dit-elle; je prévois que cet entretien pourrait être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfants qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse et sage, vous de tous les hommes celui qui me convenait le plus, le seul peut-être avec qui je pouvais faire un bon ménage et devenir une femme de bien! Ah! croyez que si je mettais un prix à la vie, c'était pour la passer avec vous. Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenais dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyais pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance; ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de madame d'Orbe durant la nuit, la scène des enfants le matin, celle du ministre l'après-midi, l'entretien du soir avec moi, l'avaient jetée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa faiblesse, soit qu'en effet la fièvre et le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinee on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandait avec beaucoup d'empressement à voir madame en particulier. On lui avait dit l'état où elle était : il avait insisté, disant qu'il s'agissait d'une bonne action, qu'il connaissait bien madame de Wolmar, et qu'il savait bien que tant qu'elle respirerait elle aimerait à en faire de telles. Comme elle avait établi pour règle inviolable de ne jamais rebuter personne, et surtout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il était presque en guenilles, il avait l'air et le ton de la misère; au reste, je n'aperçus rien dans sa physionomie et dans ses propos qui me fit mal augurer de lui. Il s'obstinait à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agissait que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferais ce qu'elle aurait pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent; quoique j'en aie grand besoin; je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, et que madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un malhonnête homme eût pu dire la même chose, mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeait du mystère, ni laquais ni femme de chambre. Ces précautions me semblaient bizarres; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avait dit être connu de madame d'Orbe; il passa devant elle; elle ne le reconnut point, et j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant; et le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnaissance fut touchante. Claire, éveillée par le bruit, s'approche, et le reconnaît à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignaient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorbait tout; elle n'était plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui était cet homme. Sa présence rappela bien des souvenirs. Mais tandis que Julie le consolait et lui donnait de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement, et se trouva si mal qu'on crut qu'elle allait expirer. Pour ne pas faire scène, et prévenir les distractions dans un moment où il ne fallait songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui. La Fanchon fut appelée, et à force de temps et de soins la malade

revint enfin de sa pâmoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : Mes enfants, ce n'est qu'un essai; cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit; mais l'alarme avait été si chaude, qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet; et quand Julie me demanda tout bas ce qu'il était devenu, le couvert était mis, tout le monde était là. Je voulus entrer pour lui parler; mais il avait fermé la porte en dedans, comme je lui avais dit : il fallut attendre après le diner pour le faire sortir.

Durant le repas, du Bosson, qui s'y trouvait, parlant d'une jeune veuve qu'on disait se remarier, ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore; ce sont les veuves dont les maris sont vivants. Cela est vrai, reprit Fanchon, qui vit que ce discours s'adressait à elle, surtout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien; et comme elle en avait parlé avec affection dans tous les temps, il était naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice allait lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchants, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avaient séduit, et le regrettant si sincèrement, que, déjà disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout à coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, et fond en larmes. Elle tenait un verre; il lui échappe : Ah! malheureux! d'où viens-tu? elle se laisse aller sur lui, et serait tombée en faiblesse si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sut par toute la maison que Claude Anet était arrivé. Le mari de la bonne Fanchon! quelle fête! A peine était-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avait eu que deux chemises, Anet en aurait autant eu lui tout seul qu'il en serait resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avait si bien prévenu, qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avaient fourni.

Cependant Fanchon ne voulait point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétextait que les enfants avaient besoin de prendre l'air, et tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scène n'incommoda point la malade comme les précédentes.